

Élodie Wysocki, Ama-Mater



Mettre la poussière sous le tapis, 2024 (c) Élodie Wysocki



Figure apotropaïque, 2025 (c) Élodie Wysocki

J'ai commencé la résidence AirLab² en septembre 2023 au sein de l'unité de recherche HALMA-UMR 8164 (histoire, archéologie et littérature des mondes anciens) à l'Université de Lille. J'y travaille depuis aux côtés de Caroline Husquin, maîtresse de conférences, et suis associée au projet de recherche pluridisciplinaire Ama-Mater : regards croisés sur les maternités antiques, porté par Sonia Mzali et Lucie Salamor, doctorantes au sein de l'UMR. Ama et mater signifient respectivement « mère » en sumérien et en latin. J'ai engagé une recherche artistique sur deux ans dont la finalité sera présentée en janvier 2026 à l'Espace Culture, campus Cité scientifique de l'Université de Lille.

Durant cette résidence, je poursuis mon exploration des représentations des féminins vulnérables, marginaux et monstrueux. La

question de la réception des maternités antiques m'a amenée à interroger les associations archétypales d'un féminin fécond et de la Terre. Ces rapprochements renvoient notamment aux mythes de Gaïa, figure plurielle qui parcourt sous diverses formes les religions et croyances polythéistes. La résurgence actuelle des mouvements écoféministes des années 70 a redonné de la visibilité à cette divinité. Gaïa, ou encore les déesses-mères ou déesses de la fertilité, sont présentées dans nos sociétés contemporaines comme une possibilité de contre-modèle systémique face aux enjeux actuels environnementaux, écologiques et sociaux. Mais au-delà de l'image parfois édulcorée d'une terre féconde et nourricière dont le féminin, par sa capacité de reproduction, serait par nature proche, c'est la dualité funèbre de certaines de ces mythologies qui a retenu mon attention.

La mort est étroitement liée aux récits antiques mythologiques de la fécondité. Citons par exemple Isis, déesse égyptienne de la fertilité et protectrice des morts, ou Astarté, déesse syrienne de la reproduction, de la fertilité, mais aussi de la guerre et de la mort. La fertilité s'inscrit dans un mouvement dual et cyclique, entre vie et mort. Du côté de la médecine antique, on retrouve ces mêmes mouvements ; « le corps des femmes est le signe d'une alternative tragique qui s'exprime par ses défauts : faiblesse et dangerosité. Les médecins décrivent l'ambivalence des femmes, la mise en exergue de leur nature contradictoire, seules porteuses à la fois de la vie et de la mort¹. »

L'archéologie a mis au jour des statuettes et des amulettes assez particulières qui montrent des corps de femmes présentant leurs vulves. Ce geste dit de l'anasyrma est décrit dans quelques textes antiques à propos de Baubô, une servante qui tente de redonner le sourire à la déesse Déméter, éplorée à la suite de la disparition de sa fille Koré retenue aux enfers. La parole se révélant insuffisante, elle soulève sa tunique et dévoile son sexe. Ce geste, inattendu et indécent, provoque le rire de la déesse et la sort de sa torpeur endeuillée. Montrer, dévoiler, exposer ce que la décence proscribit même chez les dieux, m'a intéressé. La vulve exposée est évidemment intimement liée à la maternité. L'exhiber volontairement en dehors de toutes nécessités médicales semble alors relever de la pornographie ou de la provocation.

Véronique Dasen, dans son étude sur les gemmes utérines, s'intéresse en particulier aux représentations d'Omphale, reine de Lydie. Associée à Baubô, elle est aussi représentée les jambes écartées et la vulve visible, munie de la massue d'Héraclès et de sa léonté. Ces gemmes accompagnaient les femmes durant leur grossesse, leur fonction était à la fois médicale et magique. En effet, « la pose impudique des figurines les fait entrer dans la catégorie des représentations auxquelles l'indécence confère une force apotropaïque² ». Les amulettes apotropaïques ont pour fonction

d'éloigner le mauvais sort. Elles protègent ainsi la parturiente rendue vulnérable par une trop grande proximité avec la mort durant la grossesse et l'accouchement.

La recherche artistique que je développe actuellement est nourrie de ces études sur le geste de l'anasyrma et de ses représentations. Pensée au prisme de nos sociétés contemporaines, j'ai vu la trop grande vulnérabilité du féminin, cette proximité qui perdure avec la mort induite par ce sexe.

L'anasyrma, qu'il s'agisse du geste ou de ses représentations, m'étonne par la puissance qu'il détient encore aujourd'hui, par sa dimension indécente et provocante restée intacte. Ce geste d'exhibition volontaire porte encore un potentiel apotropaïque, non contre des démons invisibles mais contre des violences systémiques.

Je travaille des images et imaginaires de ce geste dans un corpus de pièces mêlant tapisseries, tapis, céramiques et vitraux. Chaque pièce participe à l'élaboration d'une installation narrative et immersive, qui sera présentée en janvier 2026.

Élodie Wysocki
artiste plasticienne

En
création
à ULille

Exposition
Élodie Wysocki,
Ama-Mater
15 Janvier – 5 mars
Espace culture
campus Cité scientifique
HALMA UMR 8164

1. Lectures médicales du corps féminin, Lydie Bodiou, p. 153.

2. Le sourire d'Omphale, maternité et petite enfance, Véronique Dasen, p. 103.